

eût-il existé de l'opium, les circonstances du moment, et les situations locales, qu'il serait trop long de déduire ici, eussent rendu l'exécution impossible. »

A présent, voici peut-être ce qui a pu aider à établir, et peut, en quelque sorte, excuser l'erreur de ceux qui se sont obstinés à soutenir avec acharnement des faits contraires.

« Quelques-uns de nos blessés, qui avaient été embarqués, tombèrent entre les mains des Anglais; or on manquait de tous médicamens dans le camp, et on y avait pourvu par des compositions extraites d'arbres ou de végétaux indigènes; les tisanes et autres médicamens y étaient d'un goût et d'une apparence horribles. Ces prisonniers, soit pour se faire plaindre davantage, soit qu'ils eussent eu vent de l'opium projeté, soit enfin qu'ils le crussent, à cause de la nature des médicamens qu'on leur avait administrés, dirent aux Anglais qu'ils venaient d'échapper, comme par miracle, à la mort, ayant été empoisonnés par leurs officiers de santé : voilà pour la colonne du chirurgien en chef.

» Voici pour les autres. L'armée avait eu le malheur d'avoir pour pharmacien

en chef, un misérable auquel on avait accordé cinq chameaux pour apporter du Caire la masse des médicamens nécessaires pour l'expédition. Il eut l'infamie d'y substituer, pour son propre compte, du sucre, du café, du vin et autres comestibles, qu'il vendit ensuite avec un bénéfice énorme. Quand la fraude vint à être découverte, la colère du général en chef fut sans bornes, et ce misérable fut condamné à être fusillé; mais tous les officiers de santé, si distingués par leur courage, et si chers à l'armée par leurs soins accoururent implorer le général, lui témoignant que l'honneur de leur corps en demeurerait flétri; le coupable échappa donc. Et plus tard, quand les Anglais s'emparèrent du Caire, il les joignit, et fit cause commune avec eux; mais, ayant renouvelé quelque brigandage de sa façon, il fut condamné par eux à être pendu, et il n'échappa que par ses imprécations contre le général en chef Bonaparte, qu'en débitant mille horreurs sur son compte, et en se proclamant authentiquement lui-même comme ayant été celui qui, par ses ordres, avait administré l'opium aux pestiférés : son pardon fut la condition

et devint le prix de ses calomnies. Voilà, sans doute, les premières sources de ceux qui n'ont pas été mus par la mauvaise foi.

» Du reste, le temps a déjà fait pleine justice de cette absurde calomnie, comme de tant d'autres qu'on avait entassées sur le même caractère, et il l'a fait avec une telle rapidité, qu'en relisant mon manuscrit, je me suis trouvé embarrassé de l'importance que j'avais mise à combattre un fait qu'on n'oserait plus soutenir aujourd'hui. Toutefois, j'ai voulu conserver ce que j'écrivais alors, comme un témoignage de l'impression du moment, et si aujourd'hui j'y ai ajouté de nouveaux détails, c'est que je me les suis trouvés sous la main, et que j'ai pensé qu'il était précieux de les consigner comme historiques. »

M. le général Wilson, dans son erreur, s'est vanté avec complaisance d'avoir été le premier à faire connaître et propager en Europe ces odieuses atrocités. Il est à croire que sir Sydney-Smith, son compatriote, lui disputera cet honneur; d'autant plus, qu'en grande partie, il pourrait réclamer, avec justice, celui de leur invention. C'est dans sa fabrique, et

dans le système de corruption qu'il avait importé dans ces parages, qu'ont pris naissance tous ces bruits mensongers qui ont inondé l'Europe, au grand détriment de notre brave armée d'Égypte.

On sait que sir Sydney Smith ne s'occupait qu'à débaucher notre armée : les fausses nouvelles d'Europe, la diffamation du général en chef, les offres les plus séduisantes aux officiers et aux soldats, tout lui était bon : les pièces sont publiques, on connaît ses proclamations. Un moment elles inquiétèrent même assez le général français, pour qu'il s'occupât d'y remédier; ce qu'il fit en interdisant toute communication avec les Anglais, et mettant à l'ordre du jour que leur commodore était devenu fou; ce qui fut cru dans l'armée et désespéra sir Sydney-Smith, qui, dans sa fureur, envoya un cartel à Napoléon. Celui-ci fit répondre qu'il avait de trop grandes affaires en tête pour s'occuper de si peu de chose; que si c'était le grand Marlborough, encore passe, il verrait; mais que si le marin anglais avait absolument besoin de bretailler; il allait neutraliser quelques toises sur la plage, et y envoyer un des

bravaches de l'armée ; que là, le fou de commodore pourrait débarquer, et s'en donner à cœur joie.

Mais, puisque me voilà sur l'Égypte, je vais réunir ici ce que mes conversations éparses m'ont fourni, et qui pourrait ne pas se trouver dans les Mémoires de la campagne d'Égypte, dictés par Napoléon au Grand-Maréchal.

La campagne d'Italie montre tout ce que le génie et les conceptions militaires peuvent enfanter de plus brillant et de plus positif ; les vues diplomatiques, les talens administratifs, les mesures législatives, y sont constamment en harmonie avec les prodiges de guerre ; ce qui frappe encore et complète le tableau, c'est l'ascendant subit et irrésistible du jeune général ; l'anarchie de l'égalité, la jalousie républicaine, tout disparaît devant lui ; il n'est pas jusqu'à la ridicule souveraineté du Directoire qui ne semble aussitôt suspendue : le Directoire ne demande pas de comptes au général en chef de l'armée d'Italie, il les attend ; il ne lui prescrit point de plan, ne lui ordonne point de système ; mais il reçoit de lui des relations de victoires, des

conclusions d'armistice, des renversemens d'États anciens, des créations d'États nouveaux, etc., etc.

Eh bien ! tout ce qu'on admire dans la campagne d'Italie, se retrouve dans l'expédition d'Égypte. Celui qui observe et qui réfléchit trouve même que tout cela s'y élève encore plus haut, par les difficultés de tout genre, qui donnent à cette expédition une physionomie particulière, et requièrent de son chef plus de ressources et de créations ; car ici tout est différent ; le climat, le terrain, les habitans, leur religion, leurs mœurs, la manière de combattre, etc., etc.....*

* Les données les plus précieuses sur ces deux immortelles campagnes seront, sans contredit, le recueil des ordres du jour et la correspondance journalière du général en chef, avec les généraux et les administrateurs de son armée. On en a publié plusieurs volumes sous le titre de : *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte, etc.* Paris, chez Pankouke. Leur ensemble formera sans doute long-temps l'école où tous les gens du métier iront puiser leurs plus heureuses et plus utiles leçons.

N. B. Il s'en est fait depuis, à Stuttgart, 1822, une édition beaucoup plus complète, enrichie d'un grand nombre de pièces inédites

Les Mémoires de la campagne d'Égypte fixeront des idées qui ne furent, dans le temps, que des conjonctures et des discussions pour une partie de la société.

1° L'expédition d'Égypte fut entreprise au grand désir mutuel du Directoire et du général en chef.

2° La prise de Malte ne fut point due à des intelligences particulières, mais à la sagacité du général en chef : « C'est dans Mantoue que j'ai pris Malte, nous disait un jour l'Empereur, c'est le généreux traitement employé sur Wurmser qui me valut la soumission du Grand-Maitre et de ses chevaliers. »

3° L'acquisition de l'Égypte fut calculée avec autant de jugement, qu'exécutée avec habileté. Si Saint-Jean-d'Acre eût cédé à l'armée française, une grande révolution s'accomplissait dans l'Orient, le général en chef y fondait un empire,

et de notes intéressantes dues aux soins de deux savans professeurs Allemands, MM. *Leinder* et *Le Bret*, qui se montrent, bien qu'étrangers, infatigables dans la recherche et la publication de tout ce qui peut faire rendre justice au caractère méconnu de Napoléon.

et les destinées de la France se trouvaient livrées à d'autres combinaisons.

4° Au retour de la campagne de Syrie, l'armée française n'avait presque pas fait de pertes; elle était dans l'état le plus formidable et le plus prospère.

5° Le départ du général en chef pour la France, fut le résultat du plan le plus magnanime, le plus grand. On doit rire de l'imbécillité de ceux qui considérèrent ce départ comme une évasion ou une désertion.

6° Kléber tomba victime du fanatisme musulman; rien ne peut autoriser, en quoique que ce soit, l'absurde calomnie qui essaya d'attribuer cette catastrophe à la politique de son prédécesseur, ou aux intrigues de celui qui lui succéda.

7° Enfin, il demeure à peu près prouvé que l'Égypte fût restée à jamais une province française, s'il y eût eu, pour la défendre, tout autre que Menou: rien que les fautes grossières de ce dernier ont pu amener sa perte, etc., etc.

L'Empereur disait qu'aucune armée dans le monde n'était moins propre à l'expédition d'Égypte que celle qu'il y conduisit; c'était celle d'Italie: il serait difficile de rendre le dégoût, le mécon-

tentement, la mélancolie, le désespoir de cette armée, lors de ses premiers momens en Egypte. L'Empereur avait vu deux dragons sortir des rangs, et courir à toute course se précipiter dans le Nil. Bertrand avait vu les généraux les plus distingués, Lannes, Murat, jeter, dans des momens de rage, leurs chapeaux bordés sur le sable, et les fouler aux pieds en présence des soldats. L'Empereur expliquait ces sentimens à merveille. « Cette armée avait rempli sa » carrière, disait-il; tous les individus en » étaient gorgés de richesses, de grades, » de jouissances et de considération; ils » n'étaient plus propres aux déserts ni » aux fatigues de l'Egypte; aussi, conti- » nuait-il, si elle se fût trouvée dans d'au- » tres mains que les miennes, il serait » difficile de déterminer les excès dont » elle se fût rendue coupable. »

On y complota plus d'une fois d'enlever les drapeaux, de les ramener à Alexandrie, et plusieurs autres choses semblables. L'influence, le caractère, la gloire de leur chef, purent seuls les retenir. Un jour Napoléon, gagné par l'humeur à son tour, se précipita dans un groupe de généraux mécontents, et

s'adressant à l'un d'eux, de la plus haute stature : « Vous avez tenu des propos » séditieux, lui dit-il avec véhémence; » prenez garde que je ne remplisse mon » devoir; vos cinq pieds dix pouces ne » vous empêcheraient pas d'être fusillé » dans deux heures. »

Cependant, quant à la conduite vis-à-vis de l'ennemi, l'Empereur disait que cette armée ne cessa jamais d'être l'armée d'Italie, qu'elle fut toujours admirable. Ceux surtout que l'Empereur appelait la faction des amoureux à grands sentimens, ne pouvaient être conduits ni gouvernés; leur esprit était malade; ils passaient les nuits à chercher dans la lune l'image réfléchie des idoles qu'ils avaient laissées au-delà de la mer. A la tête de ceux-ci, se trouvait B.....; B....., faible et sans esprit, qui, lorsque le général en chef fut sur le point d'appareiller de Toulon, accourut de Paris, en poste jour et nuit, pour lui dire qu'il était malade et qu'il ne pouvait pas le suivre, bien qu'il fut son chef d'état-major. Le général en chef n'y fit seulement pas attention. B..... n'était plus aux pieds de celle qui l'avait dépêché pour s'excuser; aussi s'embarqua-t-il;

mais arrivé en Égypte, l'ennui le saisit, il ne put résister à ses souvenirs; il demanda et obtint de retourner en France. Il prit congé de Napoléon, lui fit ses adieux; mais revint bientôt après, fondant en larmes, disant qu'il ne voulait pas, après tout, se déshonorer, qu'il ne pouvait pas non plus séparer sa vie de celle de son général.

B..... portait une espèce de culte à ses amours : à côté de sa tente il en avait toujours une autre aussi magnifiquement soignée que le boudoir le plus élégant; elle était consacrée au portrait de sa maîtresse, auquel il allait jusqu'à brûler parfois des encens. Cette tente s'est dressée même dans les déserts de Syrie. Napoléon disait en souriant, qu'il est arrivé néanmoins qu'on a profané plus d'une fois son temple par un culte moins pur, en y introduisant furtivement des divinités étrangères.

B..... a constamment persisté dans son amour, qui l'a conduit plus d'une fois jusqu'au voisinage de l'idiotisme. Dans sa première rédaction de la bataille de Marengo, le jeune *Visconti*, simple capitaine au plus, et son aide-de-camp, s'y trouvait nommé cinq ou six fois en

souvenir de sa mère : c'était lui, disait l'Empereur, qui avait gagné la bataille; il fallut que le général en chef jetât le papier au nez du rédacteur.

L'Empereur croyait bien avoir donné à B..... quarante millions dans sa vie; mais il pensait que la faiblesse de son esprit, son peu d'ordre, sa ridicule passion, en auraient gaspillé une grande partie.

L'humeur des soldats en Égypte s'exhalait heureusement en mauvaises plaisanteries : c'est ce qui sauve toujours les Français. Ils en voulaient beaucoup au général Caffarelli, qu'ils croyaient un des auteurs de l'expédition; il avait une jambe de bois, ayant perdu la sienne sur les bords du Rhin. Quand, dans leurs murmures, ils le voyaient passer en boitant, ils disaient à ses oreilles : « Celui-là se moque bien de ce qui arrivera; » il est toujours bien sûr d'avoir un pied » en France. »

Les savans étaient aussi l'objet de leurs brocards. Les ânes étaient fort communs dans le pays; il est peu de soldats qui n'en eussent à leur disposition, et ils ne les nommèrent jamais que leurs demi-savans

Le général en chef, en partant de France, avait fait une proclamation dans laquelle il leur disait qu'il allait les mener dans un pays où il les enrichirait tous; qu'il voulait les y rendre possesseurs chacun de sept arpens de terre: Les soldats, quand ils se trouvèrent dans le désert, au milieu de cette mer de sable sans limites, ne manquèrent pas de mettre en question la générosité de leur général: ils le trouvaient bien retenu de n'avoir promis que sept arpens. « Le gaillard, » disaient-ils, peut bien assurément en donner à discrétion, nous n'en abusons pas. »

Quand l'armée traversait la Syrie, il n'est pas un des soldats qui n'eût à la bouche ces vers de Zaire :

Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits.
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie.

Dans un moment de loisir et d'inspection du pays, le général en chef, profitant de la marée basse, traversa la mer Rouge à pied sec, et gagna la rive opposée. Au retour, il fut surpris par la nuit, et s'égara au milieu de la mer montante; il courut le plus grand danger et

faillit périr précisément de la même manière que Pharaon: « Ce qui n'eût pas manqué, disait gaîment Napoléon, » de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

Ce fut à son arrivée sur la rive arabe, qu'il reçut une députation des cénobites du mont Sinâ, qui venaient implorer sa protection et le supplier de vouloir bien s'inscrire sur l'antique registre de leurs garanties. Napoléon se trouva inscrire son nom à la suite d'Ali, de Saladin, d'Ibrahim et de quelques autres!!....

C'est à ce sujet, ou touchant quelque chose de cette nature, que l'Empereur observait que, dans la même année, il avait reçu des lettres de Rome et de la Mecque; le Pape l'appelant son très-cher fils, et le Shérif, le protecteur de la sainte Kaba.

Ce rapprochement extraordinaire doit être, du reste, à peine surprenant dans celui qu'on a vu conduire des armées et sur les sables brûlans du Tropique, et dans les *steps* glacés du Nord; qui a failli être englouti par les vagues de la mer Rouge, et a couru des périls dans les

flammes de Moscou, menaçant les Indes de ces deux points extrêmes.

Le général en chef partageait la fatigue des soldats; les besoins étaient quelquefois si grands, qu'on était réduit à se disputer les plus petites choses; sans distinction de rang; ainsi, il était telle circonstance, dans le désert, où les soldats auraient à peine cédé leur place à leur général, pour qu'il vînt tremper ses mains dans une source fangeuse. Passant sous les ruines de Péluze, et suffoqué par la chaleur, on lui céda un débris de porte où il put, quelques instans, mettre sa tête à l'ombre. « Et on me faisait là, disait Napoléon, une immense concession. » C'est précisément là, qu'en remuant quelques pierres à ses pieds, un hasard bien singulier lui présenta une superbe antique connue parmi les savans*.

* C'était un camée d'Auguste, seulement ébauché; mais une superbe ébauche. Napoléon le donna au général Andréossi, qui recherchait beaucoup les antiquités; M. Denon, alors absent, ayant vu plus tard ce camée, fut frappé de sa ressemblance avec Napoléon, qui alors reprit le camée pour lui-même. Depuis, il était passé à Joséphine, et M. Denon ne sait plus ce qu'il est devenu. (*Détails fournis par M. Denon, depuis mon retour en France.*)

Quand les Français voulurent se rendre en Asie, ils eurent à traverser le désert qui la sépare de l'Afrique. Kléber, qui commandait l'avant-garde, manqua sa route et s'égara dans le désert. Napoléon, qui le suivait à une demi-journée, vint donner, à la nuit tombante, avec une légère escorte, dans le milieu du camp des Turcs; il fut vivement poursuivi, et n'échappa que parce que, la nuit venue, les Turcs prirent cette circonstance pour une embûche. Mais qu'était devenu tout le corps de Kléber? La plus grande partie de la nuit se passa dans une anxiété cruelle. On reçut enfin des indices par quelques Arabes du désert, et le général en chef courut, sur son dromadaire, à la recherche de ses soldats. Il les trouva dans le plus profond désespoir, à la veille de périr de soif et de fatigue; de jeunes soldats avaient même brisé leurs fusils. La vue du général sembla les rappeler à la vie, en leur rendant l'espérance. Napoléon leur annonça en effet des vivres et de l'eau qui le suivaient. « Mais quand tout cela eût tardé encore davantage, leur dit-il, serait-ce une raison de murer et de manquer au courage? Non,

» soldats; apprenez à mourir avec honneur. »

Napoléon voyageait la plupart du temps, dans le désert, sur un dromadaire. La dureté physique de cet animal fait qu'on ne s'occupe nullement de ses besoins; il mange et boit à peine; mais sa délicatesse morale est extrême, il se butte et devient furieux contre les mauvais traitemens. L'Empereur disait que la dureté de son trot donnait des nausées, comme le roulis d'un vaisseau; cet animal fait vingt lieues dans la journée. L'Empereur en créa des régimens, et l'emploi militaire qu'il leur donna, fut bientôt la désolation des Arabes. Le cavalier s'accroupit sur le dos de l'animal; un anneau, passé dans les narines de celui-ci, sert à le conduire: il est très-obéissant; à un certain bruit du cavalier, l'animal s'agenouille, pour lui donner la facilité de descendre. Le dromadaire porte des fardeaux très-lourds; on ne le décharge jamais pendant tout le voyage: arrivé le soir à la station, on place des étais sous le fardeau, l'animal s'accroupit et sommeille; au jour il se relève, la charge est à sa place, il continue sa route. Le

dromadaire n'est qu'une bête de somme, un animal purement de fardeau et nullement de trait. Toutefois, en Syrie, on était venu à bout de les atteler à des pièces d'artillerie, et de leur faire rendre des services assez essentiels.

Napoléon, que les habitans d'Egypte n'appelaient que le sultan *Kebir* (père du feu), s'y était rendu très-populaire. Il avait inspiré un respect spécial pour sa personne; partout où il paraissait, on se levait en sa présence; on n'avait cette déférence que pour lui seul. Les égards constans qu'il eut pour les Scheiks, l'adresse avec laquelle il sut les gagner, en avaient fait le véritable souverain de l'Egypte, et lui sauvèrent plus d'une fois la vie; sans leurs révélations, il eût été victime du combat sacré comme Kléber; celui-ci au contraire s'aliéna les Scheiks en en faisant bâtonner un, et il périt. Bertrand se trouva un des juges qui condamnèrent l'assassin, et il nous le faisait observer un jour à dîner, ce qui fit dire à l'Empereur: « Si les libellistes qui veulent que ce soit moi qui ai fait périr Kléber, le savaient, ils ne manqueraient pas de vous dire l'assassin ou le complice, et conclueraient que votre titre

» de Grand-Maréchal et votre séjour à
 » Sainte-Hélène, en ont été la récom-
 » pense et le châtimant. »

Napoléon causait volontiers avec les gens du pays, et leur montrait toujours des sentimens de justice qui les frappaient. Revenant de Syrie, une tribu arabe vint au-devant de lui, tout à la fois pour lui faire honneur et vendre ses services de transport. « Le chef était macle; il s'était fait remplacer par son fils, de l'âge et de la taille du vôtre que voilà, me disait l'Empereur; il était sur son dromadaire, marchant à côté du général en chef, le serrant de très-près, et causant avec beaucoup de babil et de familiarité. — Sultan Kébir, lui disait-il, j'aurais un bon conseil à vous donner, à présent que vous revenez au Caire? — Eh bien! Parle, mon ami; je le suivrai, s'il est bon. — Voici ce que je ferais, si j'étais de vous: En arrivant au Caire, je ferais venir sur la place le plus riche marchand d'esclaves, et je choiserais pour moi les vingt plus jolies femmes; je ferais venir ensuite les plus riches marchands de pierreries, et je me ferais donner une bonne part; je ferais de même de tous les autres; car à quoi

» bon régner ou être le plus fort, si ce
 » n'est pour acquérir des richesses! —
 » Mais, mon ami, s'il était plus beau de
 » les conserver aux autres? — Cette maxi-
 » me sembla le faire penser, mais non pas
 » le convaincre. Le jeune homme pro-
 » mettait beaucoup, comme on voit, pour
 » un Arabe: il était vif, intrépide, con-
 » duisait sa troupe avec ordre et hauteur.
 » Peut-être est-il appelé à choisir un jour
 » dans la place du Caire tout ce qu'il
 » conseillait d'y prendre. »

Une autre fois des Arabes, avec lesquels on était en amitié, pénétrèrent dans un village de la frontière, et un malheureux *fellah* (paysan) fut tué. Le Sultan Kébir entra dans une grande colère, et donna l'ordre de poursuivre la tribu dans le désert jusqu'à extinction, jurant d'en obtenir vengeance. Cela se passait devant les grands Scheiks; l'un d'eux se prit à rire de sa colère et de sa détermination: « Sultan Kébir, lui dit-il, vous jouez là un mauvais jeu; ne vous brouillez pas avec ces gens là, ils peuvent vous rendre dix fois plus de mal que vous ne pourriez leur en faire. Et puis pourquoi tant de bruit? Parce qu'ils ont tué un misérable? Est-ce

» qu'il était votre cousin (expression pro-
 » verbale chez eux)? — Il est bien mieux
 » que cela, reprit vivement Napoléon,
 » tous ceux que je gouverne sont mes
 » enfans; la puissance ne m'a été donnée
 » que pour garantir leur sûreté. » Tous
 les Scheiks s'inclinant à ces paroles di-
 rent : « Oh! C'est beau! Tu as parlé
 comme le prophète. »

La décision de la grande Mosquée du
 Caire, en faveur de l'armée française,
 fut un chef-d'œuvre d'habileté de la part
 du général en chef: il amena le synode
 des grands Scheiks à déclarer, par un
 acte public, que les Musulmans pou-
 vaient obéir et payer tribut au général
 français. C'est le premier et seul exemple
 de la sorte, depuis l'établissement du
 Koran qui défend de se soumettre aux
 Infidèles; les détails en sont précieux;
 on les trouvera dans les campagnes
 d'Egypte.

Il est bizarre sans doute de voir, à
 Saint-Jean-d'Acre, des Européens venir
 se battre dans une bicoque d'Asie, pour
 s'assurer la possession d'une partie de
 l'Afrique; mais il l'est bien davantage
 que ceux qui dirigeaient les efforts op-
 posés fussent de la même nation, du

même âge, de la même classe, de la
 même arme, de la même école.

Philippeaux, aux talens duquel les
 Anglais et les Turcs durent le salut de
 Saint-Jean-d'Acre, avait été camarade
 de Napoléon à l'École militaire de Pa-
 ris; ils y avaient été examinés ensemble
 avant d'être envoyés à leurs corps res-
 pectifs. « Il était de votre taille, » me di-
 sait un jour l'Empereur, qui venait d'en
 dicter l'éloge dans un des chapitres de
 la campagne d'Egypte, après y avoir men-
 tionné tout le mal qu'il en avait reçu. —

« Sire, répondais-je, il y avait bien plus
 » d'affinité encore; nous avions été in-
 » times et inséparables à l'École militaire.
 » En passant par Londres, avec sir Syd-
 » ney-Smith, dont il venait de procurer
 » l'évasion du Temple, il me fit chercher
 » partout; je ne le manquai à son loge-
 » ment que d'une demi-heure; je l'eusse
 » probablement suivi, je ne faisais rien
 » alors, des aventures m'eussent paru
 » séduisantes, et pourtant quelle combi-
 » naison nouvelle dans mes destinées!!!

« C'est parce que je sais toute la part
 » que le hasard a sur nos déterminations
 » politiques, disait à ce sujet l'Empereur,
 » que j'ai toujours été sans préjugés, et